

Des poètes qui se racontent et des épistoliers qui se livrent

Adrien Thério

Numéro 40, hiver 1985–1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40150ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1985). Compte rendu de [Des poètes qui se racontent et des épistoliers qui se livrent]. *Lettres québécoises*, (40), 68–71.

Des poètes qui se racontent et des épistoliers qui se livrent

Le dernier livre de Claude Péloquin s'intitule *La Paix et la Folie* et il pourrait tout aussi bien s'intituler *Célébrer la vie*. Il est publié dans la collection «Poésie» chez Leméac mais il est permis de se demander s'il ne s'agit pas plutôt de courts récits enrobés dans une suite de vers libres où l'auteur célèbre avec une sorte de fougue juvénile les choses et les êtres qui sont l'essence même de la vie, l'enfance, le sexe, l'amour, les femmes et le grand univers?

Courts récits ou poèmes, cela a assez peu d'importance. Claude Péloquin est vivant, il a besoin de se sentir vivre et il n'aime pas les repoussoirs. La vie est courte, il faut prendre le temps de jouir.

*L'amour c'est s'aimer en dormant
Et aimer l'autre au grand matin*

Si l'amour est le thème central de cette prose ou de cette poésie, c'est un amour qui voit grand et s'empare de toute la planète. Après le paradis perdu, il reste encore une terre à découvrir. C'est sans doute pour pouvoir mieux respirer, mieux vivre, mieux aimer les femmes que Claude Péloquin se fait moraliste et demande à tout le monde de revenir au gros bon sens, aux éducateurs comme aux romanciers, aux poètes et surtout aux prophètes. Le moraliste se fait un peu trop sentir dans les réflexions-aphorismes des soixante dernières pages. Il en reste quand même 150 où l'auteur ne peut s'empêcher de revenir à ses thèmes favoris et en fin de compte au thème qui englobe tous les autres, la femme aimée.

*Prends toutes mes têtes
Dans tes pattes
J'suis étourdi
Je ne veux plus voir que toi
Dans le lit sans fond
On se regarde
Aux lunettes d'approche
Je ne vois plus rien
Je vois tout
Je ne vois que toi*

Malgré tout, la mort guette, elle est toujours près de nous, elle nous surveille:

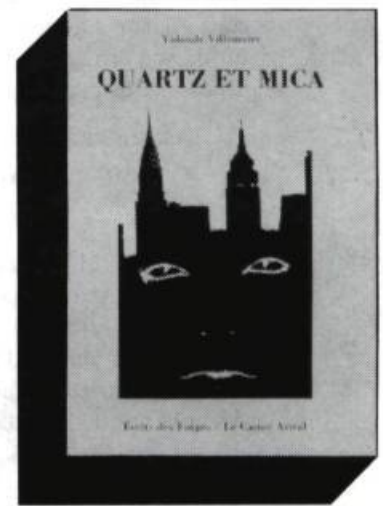
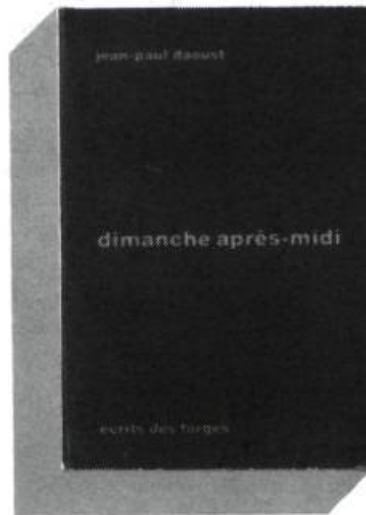
Je suis le premier poète à interpellier la mort au coin — Maintenant qu'elle s'est arrêtée pour se retourner sur elle-même et me regarder froid au front je la tiens ainsi figée à se demander qui je peux bien être — Vivez maintenant, je veille sur elle. Mon premier est la bénédiction — mon second la passion — mon tout ne veut plus de la raison — Poète

Un chant à la vie pour oublier la folie de la guerre des étoiles.

«Les enfants s'ennuient le dimanche» chantait Charles Trenet, si ma mémoire est bonne. Il me semblait qu'il n'y avait pas que les enfants à s'ennuyer, ce jour-là. *Dimanche après-midi* de Jean-Paul Daoust vient nous le rappeler. Si vous êtes le moindrement mélancoliques, enclins même à la tristesse qui peut aller jusqu'au désespoir, vous vous retrouverez en paysage connu dans ces poèmes brefs où le «bleu du silence» éclate partout. On retrouve ici un paysage qui «déborde de douleur», des «éclairages foncés», des «visages muets impuissants», des «lumières ternies», une «tiédeur visqueuse», des «roses grises», un «temps mou jauni», une «tendresse inquiète», des «douleurs qui tournent en cendres», des «corps qui glissent opaques». Tout n'est que «mélancolie névrose». L'ennui est palpable et même voyable. «Les yeux fatigués» ne voient que des «lumières ternies». Ils «ont des cli-chés d'étoiles qui tombent».

Le dimanche après-midi, c'est le mal de vivre qui vous empoigne et vous brise:

*On hésite au bord des heures des fissures
Leurs éclairages foncés
Dans ces dimanches après-midi les souvenirs suf-foquent
Ce mal de vivre
Détaché
Le bleu éclate nuage chauffé à blanc
Au fond des yeux on pourrait lire des romans plutôt tristes
Que de vies mal faites*



Un dimanche après-midi comme vous en avez connu et comme vous en connaîtrez encore, que vous retrouverez aussi bien sur Broadway ou rue de Clichy mais qui, s'inspire d'une religiosité morose bien d'ici. «Les lèvres psalmodient des litanies inutiles» alors que les églises sont désertes et que «les cloches continuent de sonner».

La vie ne meurt pas s'éteint doucement sans qu'on s'en aperçoive

Il paraît que «les dimanches après-midi sont faits pour ça». Et cela me rappelle

*Il pleure dans mon cœur
comme il pleut sur la ville*

Nous voici dans un paysage bien différent avec *Quartz et mica* de Yolande Villemare publié aux Écrits des Forges tout comme *Dimanche après-midi*.

L'auteure a beaucoup voyagé, de l'Égypte à la France, du Mexique à l'Espagne. La voici depuis plusieurs mois au cœur de Manhattan, voletant comme un grand oiseau au-dessus de cette immensité.

*je sculpte l'or rouge de ma pensée
en holomouvement au-dessus de Manhattan*

Le regard se pose partout émerveillé, dans la lumière du matin comme dans celle du soleil couchant. Une lumière qui scintille dans le quartz et le mica de grands buildings qui vous renvoient des images «de granit rouge en arcs de cercle».

Comme Walt Whitman, Yolande Villemare nous avait prévenus: «I celebrate myself». Elle chante New York, ses avenues, ses squares, et toutes «les surfaces en miroir de Fifty-Fifth street» mais c'est toujours d'elle qu'il est question. Dans cet immense capharnaüm où seize millions de personnes s'agitent et se pressent de toutes parts, l'amour viendra à sa rencontre.

nous sommes maintenant seuls sur la plage sous le vent

*il me dit je t'aime en français
New York s'éloigne à des milliers d'années-lumière
j'entends battre son cœur dans sa main
je pleure de bonheur
il caresse mes cheveux tendrement
l'esprit du vent murmure à mon oreille
l'esprit malin me souffle des insanités
je prie le ciel de me laisser aimer*

Mais le rêve n'est pas loin et c'est lui qui laisse entrevoir l'image de démesure qui englobe toute la ville. «j'imagine Atlantis dans le film que j'écris». En lisant ces vers, j'imagine qu'Atlantis est devenu Atlantide qui, à son tour, se transforme en une femme éclatante, aussi imprévisible que mouvante. *Quartz et mica*, c'est New York au ras de la terre et au ras des cieux.

Le numéro 9 de la *Revue d'Histoire littéraire du Québec et du Canada français* est consacrée à la «littérature personnelle». Qu'est-ce à dire? Journal intime, récits autobiographiques, lettres adressées à des intimes? C'est un peu tout cela dont il est question ici. Il serait trop long de questionner tous les articles de ce numéro. Je m'arrête en passant à l'article de Gilles Thérien, «Pour une lecture autobiographique des écrits de Jean de Brébeuf». Voici la première phrase:

Si nous définissons de façon stricte l'autobiographie comme un genre littéraire qui, en France du moins, apparaît avec la publication des Confessions de Jean-Jacques Rousseau, il est évident que vouloir forcer les écrits de Brébeuf dans ce genre est une opération douteuse sur le plan méthodologique et vraisemblablement peu fructueuse.»

Eh bien!, c'est dans cette «opération douteuse» que s'est lancé M. Thérien. Même après l'analyse des «codes de lecture capables de montrer dans quelle mesure ces écrits peuvent être considérés comme autobiographiques», c'est-à-dire le savoir, le pouvoir et le vouloir, je reste convaincu que les écrits de Jean de

Brébeuf ne sont pas autobiographiques. De toute façon, l'auteur lui-même n'en est pas sûr puisque, à la fin de son article, il pose la question: «Est-il encore nécessaire de parler de genre autobiographique?»

Ce qui m'intéresse surtout dans ce numéro de la *RHLQCF*, ce sont les articles d'Antoine Sirois et d'Yvette Francoli.

L'étude de M. Sirois traite de «La correspondance entre Olivar Asselin et Claude-Henri Grignon». Selon M. Sirois, c'est en 1930 que Grignon commencera à collaborer au journal d'Asselin *Le Canada*. Mais il y avait déjà plusieurs années qu'Asselin tentait d'apprivoiser l'Ours de Ste-Adèle. Il avait été intrigué par les articles que Claude Bâcle publiait dans l'*Avenir du Nord* dans les années vingt et il voulait savoir qui se cachait sous ce pseudonyme. Grignon fut évidemment flatté d'avoir été repéré par un journaliste aussi connu qu'Asselin. Il se fera prier quand même avant d'accepter d'écrire des papiers portant sur la littérature canadienne-française. Comment les deux hommes finiront-ils par devenir des amis, on peut se le demander? Grignon ne jurait que par la terre et détestait la ville. Asselin, fils de milieu rural, s'ennuyait à la campagne. Il faut croire que c'est l'amour de la littérature et du beau sous toutes ses formes qui les a réunis. Quand on connaît un peu Grignon, on est obligé de se dire que pour lui, le beau n'est pas toujours beau. Et même si Grignon prétendait avoir des idées sur tout, Asselin qui prétendait moins en avoir et qui en avait de plus justes, n'a pas dû se sentir toujours à l'aise avec son ami et correspondant. Mais Asselin tenait à avoir une page littéraire dans *Le Canada*. Et comme il n'était pas «féru de critique bénisseuse», il a invité Grignon chez lui. Cette collaboration se continuera dans *L'Ordre* et *La Renaissance*. La partie «Documents» de la revue nous offre une lettre inédite de Claude-Henri Grignon et Alfred Desrochers. Il me semble qu'on aurait pu y ajouter une lettre à Olivar Asselin et une autre de ce dernier à Claude-Henri Grignon. Évidemment, Grignon se lamente sur son sort, sur sa pauvreté proverbiale. Mais ses lettres semblent autrement révélatrices de son moi intime que celle de Jean de Brébeuf. En fait, pourquoi un éditeur d'ici ne prendrait-il pas la peine de publier les lettres de Grignon à Harvey, à Desrochers, à d'autres, ainsi que les réponses de ceux à qui elles s'adressaient? Il n'y a pas que les lettres de Grignon et d'Harvey qui sont intéressantes. La querelle épistolaire entre Mgr Camille Roy et Jean-Charles Harvey au sujet de *L'Homme qui va* est là pour le prouver. Mgr camille nous apprend, ce que l'on soupçonnait déjà, que «l'art peut se concilier avec des règles» et qu'il peut être dangereux de «représenter l'homme en tous les excès où le peuvent conduire ses instincts». C'est bien dit. On peut comprendre qu'Harvey puisse trouver ces jugements excessifs. Mgr Roy ira jusqu'à dire à son interlocuteur: «Ce n'est pas ma faute si vous représentez l'idéal de l'humanité sous la forme d'une femme à brutalement étreindre». Mais qu'est-ce qui avait bien pu pousser Harvey à vouloir convertir à ses vues ce chrétien des premiers temps?

Malgré tout, on souhaiterait que la correspondance continue. On pourrait ainsi apprendre jusqu'à quel point *Les Demi-civilisés*, publié quelques années après *L'Homme qui va* a fait trembler le digne prélat.

Il y a aussi, dans ce numéro 9 de la *RHLQCF*, des articles sur Fréchette et Louis-Joseph Papineau. Je vous invite à les découvrir vous-même. Au fait, est-ce que vous savez ce qui se cache sous ces lettres *RHLQCF*? Je doute que la couverture de la revue reproduite ici vous en dise davantage. Ne serait-il pas plus simple et plus éclairant pour les lecteurs si le titre était présenté ainsi:

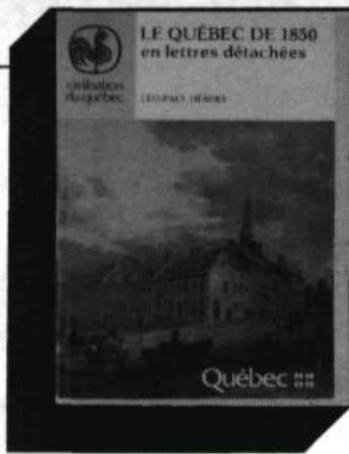
**REVUE
D'HISTOIRE LITTÉRAIRE
(du Québec et du Canada français)?**

Je ne dois pas être le premier à me poser la question.



Voici un livre dont le titre est facile à lire, *Le Québec de 1850 en lettres détachées* mais qui ne laisse à peu près rien deviner de son contenu. Des lettres de qui? De hauts dignitaires, d'hommes politiques, de gens de lettres? De marins au long cours, de curés de paroisse, de femmes distinguées? Vous n'y êtes pas du tout. Il faut lire une partie de l'introduction pour l'apprendre. Comment ce titre aurait-il pu nous faire deviner qu'il s'agissait de la correspondance qui s'est établie entre les premiers Clercs de Saint-Viateur venus s'installer au Village de L'Industrie en 1947 et leurs supérieurs de France? À l'occasion, nous aurons droit à des lettres de Mgr Bourget ou de son grand vicaire Manseau, adressées aux viatoriens de L'Industrie ou à leurs supérieurs. En gros cependant, il s'agit de lettres que le Supérieur du Collège de L'Industrie et ses collaborateurs adressaient aux pères Querbes et Favre, à Vourles, en France.

L'auteur ou le compilateur, Léo-Paul Hébert, avant d'assembler le tout, a fouillé des tas d'archives, des bulletins de recherche, des dictionnaires, des dossiers de toutes sortes. En un mot, il a fait un vrai travail de capucin. Il a cru sage aussi, avant de nous livrer les lettres promises, de nous faire un tableau du Canada français de 1850. Perspective géographique, politique, religieuse, tout est mis en place et d'une façon



succincte. Exemple: «En 1852, la population du Bas-Canada était de 890 000 habitants; la proportion des catholiques s'élevait à 89.4 p.100. Le territoire du Québec était organisé en province ecclésiastique depuis 1844, avec un archevêque à Québec, un suffragant à Montréal et deux autres dans le Haut-Canada, à Kingston et à Toronto, auxquels s'ajoutèrent bientôt les diocèses de Trois-Rivières et de Saint-Hyacinthe en 1852, et celui de Rimouski en 1867.»

Les Clercs de Saint-Viateur viennent donc s'établir au village de L'Industrie (qui deviendra Joliette un peu plus tard) en 1847 et commencera alors cette longue correspondance entre eux et leurs supérieurs de France. Ils en ont long à dire sur le pays, sur les Canadiens, sur les Indiens, le climat, la nourriture, etc. Le Père Champagneur, supérieur du Collège, et ses subordonnés ne parlent que du coin de pays qu'ils connaissent, que des Canadiens qu'ils côtoient à Joliette et aux environs de Chambly mais il y a tout à parier que ces Canadiens-là, physiquement et culturellement, ressemblaient à tous les Canadiens du Bas-Canada. Et déjà les dissensions apparaissent entre les Français et les Canadiens.

Obligé de vivre au collège Joliette, avec des confrères doués au superlatif des fatalités du pays peu compatible avec les observances religieuses, c'est-à-dire, indépendants, critiqueurs, cabaleurs, suffisants par dessus tout, remplis de préjugés pour les Français.

*Joseph Fayard à Querbes
15 fév. 1855*

Heureusement, après avoir passé quelques années ici, les Français se canadianisaient. C'est le cas du Père Champagneur qui n'aurait pas voulu rentrer en France. Voici ce qu'il pense, dès son arrivée, des Canadiens et de leur langue:

Il ne faut pas croire que les Canadiens soient sauvages, non, bien loin de là, ils sont très polis et parlent bien français. Il n'y [a] point de patois, tous parlent également français. Ce sont des descendants des enfants de la vieille France, ayant le même esprit de foi et de religion, mais le plus grand nombre très-ignorants sur cet article; par conséquent, il y a un très grand bien à faire.

6 juin 1947

La nourriture? Le menu ne semble pas varier beaucoup.

Quant à la nourriture, elle est différente. Le déjeuner est à la fourchette avec une grande tasse de café avec le lait; le diner, la soupe, le bouilli de boeuf à discrétion, un autre plat ou bien un dessert. Le souper, fricassée aux patates, une grande tasse de thé au lait et du beurre, et c'est presque toujours la même chose, à l'exception cependant de trois ou quatre mois de l'année qu'on a de la salade, des oeufs et des fruits, mais les pommes de terre qu'on appelle patates jouent un grand rôle en Canada: patates et toujours patates. Le café, le thé et le tabac y règnent.

Champagneur à Querbes, 20 avril 1857

Est-ce parce qu'on se nourrissait mal qu'il y avait tant de poitrinaires dans le Bas-Canada à cette époque? Au dire des Pères, la consommation fait des ravages non seulement chez les religieux mais partout dans le pays.

Au commencement, il y eut les missionnaires qui vinrent en Canada pour convertir les Amérindiens; aux dix-neuvième siècle, il y eut, mandés par Mgr Bourget de Montréal, des douzaines de communautés religieuses qui débarquèrent en Bas-Canada, pour rechristianiser les Canadiens. À l'appel de Bartholomy Joliette, grand commerçant de bois, les Clercs de Saint-Viateur ont fait tout leur possible pour rechristianiser le pays de Joliette et Chambly. Aucun n'est un grand épistolier mais, tous ensemble, ils nous offrent de beaux aperçus sur le pays et ses habitants. □

Adrien Thério

RENÉ LAPIÈRE

L'été Rebecca

Le sexe, la violence, l'absurde surgiront brusquement dans l'existence paisible de Léonard, bon père, bon époux, bon professeur, lui faisant retrouver des élans que l'âge a rabattus. Pollution passagère à laquelle Léonard se prêterait presque à son corps défendant. Été Rebecca (comme l'effet Rebecca) dont il sortira ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre.

RENÉ LAPIÈRE
L'été Rebecca
ROMAN
AUX ÉDITIONS DU SEUIL

240 p., 14.95\$

SEUIL